NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 N° 6 1930

La vie spirituelle est-elle en progrès .

Louis PEETERS

p. 441 - 465

https://www.nrt.be/fr/articles/la-vie-spirituelle-est-elle-en-progres-3367

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vie spirituelle est-elle en progrès?

Peut-être serait-il plus alléchant d'annoncer une « crise de la spiritualité ». L'expression à la mode traduirait bien la fermentation des idées, l'imbroglio des tendances religieuses à l'heure présente.

Rien ne serait plus aisé que de colliger les plaintes qui s'élèvent d'un peu partout : désaccord sur la terminologie, confusion des controverses, discordance des diverses écoles, inondation d'écrits mystiques, jetant le désarroi dans les esprits et favorisant les illusions arrivistes, sans parler de la brusque rupture d'avec les traditions vénérables.

Notre génération se signale par un inexprimable mélange de ferveur et d'indifférence : l'héroïsme d'une élite contraste avec la corruption croissante des masses; à l'indiscipline des mœurs s'opposent la flamme du zèle, la douce clarté de la piété mariale et l'ardente dévotion envers le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.

Dans la passion même du progrès, un conservatisme, soucieux de la tradition, se heurte à une sorte de transformisme, désireux sans doute de rester orthodoxe, mais épris d'originalité et de modernité.

Chez les « anciens », l'évolution actuelle du monde provoque aisément un peu de vertige et d'inquiétude. Cela ne les empêche pas de croire que le « Crescite per omnia in Illo qui est caput

Christus » se réalise sous leurs yeux. A la question posée en tête de ces pages, ils peuvent donner une réponse franchement affirmative, encore que d'un optimisme diversement nuancé.

Si l'on n'a pas la chimérique prétention de faire l'exact départ entre le bien et le mal, on essaiera du moins ici de discerner les symptômes du renouveau spirituel dont se glorifie le XXe siècle. Puis on s'efforcera d'en définir les caractères distinctifs (1).

I. Progrès doctrinal

a) Tout d'abord, enregistrons une vérité indiscutable. Tous s'accordent à reconnaître en ce qu'on nomme la vie du dogme, un développement progressif. Sans altération, sans innovation, le dépôt révélé s'explicite, croît en lumière, et la foi du peuple chrétien, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, discerne avec une certitude croissante les vérités garanties par l'infaillible autorité de Dieu. Or, il est à peine besoin de noter qu'un tel accroissement ne peut être, — ce qui d'ailleurs ne serait pas négligeable, — un pur profit intellectuel.

Cette pénétration plus intime de la vérité semble bien présager et opérer un surcroît de charité. Croire de foi définie à l'Immaculée-Conception est — l'expérience ne le montre-t-elle pas ? — purifier et affiner l'affection filiale envers la Mère de Dieu. Héritière de toutes les richesses doctrinales accumulées durant vingt siècles, la génération actuelle est donc, de ce chef, en mesure de vivre plus parfaitement son christianisme.

b) Et ce n'est pas seulement le dogme, mais la théologie, c'est-à-dire l'élaboration du donné révélé par l'intelligence humaine, qui contribue à élucider, à rendre plus profonde, plus cohérente, la spiritualité elle-même.

Érigée de nos jours en science distincte, la théologie spirituelle

(1) Pour plus d'une bonne raison, et notamment par souci de brièveté, ces simples réflexions ne seront ni émaillées de citations, ni confirmées par des exemples. L'érudition et l'expérience de nos lecteurs y suppléeront sans peine.

emprunte à la dogmatique, positive et scolastique, des principes d'autant plus efficaces qu'ils sont devenus plus précis et plus fermes.

Quant à la théologie morale qui, elle aussi, dirige de haut la spiritualité, elle n'a sans doute pas en vain disserté et discuté sur les préceptes et les conseils, sur les vertus, les vices et les imperfections. Ne serait-ce qu'en adaptant aux conditions d'un monde plus évolué les éternelles maximes, elle aurait apporté à la science des saints bien des clartés précieuses.

Ceux qui, dans la législation canonique, ne voient qu'une réglementation disciplinaire, tout extérieure et quelque peu gênante pour la loi de l'esprit, oublient que ce code, ajusté et synthétisé récemment, a pour but d'orienter plus sûrement et plus vigoureusement vers sa fin sublime toute la vie chrétienne. Combien de prescriptions visent directement la sanctification des âmes, organisent la formation religieuse et sacerdotale ! Et précisément il appert que, sous bien des rapports, les lois nouvelles supposent dans le peuple chrétien une notable maturité de vertu.

De plus en plus à la coercition succèdent l'exhortation et le conseil. Une part plus large est faite à la liberté de conscience, dans le choix du confesseur par exemple. On sent aussi une vigilance plus rigoureuse dans le recrutement et l'éducation des ministres des autels et des instituts religieux.

c) Mais qui veut se rendre compte du développement de la spiritualité doit se souvenir que la direction des âmes a été dévolue par Notre-Seigneur au magistère de l'Église. Les actes des papes prennent, de ce chef, une exceptionnelle valeur dans l'histoire de la spiritualité.

On peut faire honneur à tel écrivain des initiatives heureuses qui ont rajeuni ou accentué dans les âmes la conscience de notre élévation surnaturelle. Mais aurait-on une juste idée de ce renouveau spirituel, si on oubliait l'encyclique « Divinum illud » en laquelle Léon XIII inculquait la nécessité d'instruire les fidèles de la présence et de l'action intime du Saint-Esprit ? Sans aucun

doute, la prédication ouverte des merveilles de la grâce, de l'union divine, du Christ vie de l'âme, etc., se trouve depuis lors dûment sanctionnée et autorisée.

Comme, jadis, les condamnations d'Innocent XII avaient élucidé les notions d'amour pur, d'abandon, de parfaite oraison, l'encyclique « Pascendi » de Pie X a purifié la spiritualité d'équivoques subtiles. Le modernisme ne s'était-il pas en quelque sorte métamorphosé en méthode de perfection ? « Il Santo » l'incarnait : en le démasquant, le pape éclairait sur la nature de l'expérience mystique et sur le véritable sentiment religieux.

C'est encore un enrichissement de la doctrine spirituelle que la série de documents condamnant les thèses américanistes, ou préconisant les moyens de sanctification spécialement caractéristiques de la piété moderne. Telle l'exhortation de Pie X au clergé à l'occasion de son jubilé sacerdotal, telle aussi l'encyclique toute récente de Pie XI, qui, dans une circonstance semblable, donne des directives précises sur les retraites et sur la formation ascétique.

Les efforts réitérés des derniers papes pour étendre le culte du Sacré-Cœur ne sont pas seulement des exhortations pratiques : ils précisent toute une théorie sur le règne du Christ, sur la réparation, sur l'amour divin. Ainsi en est-il de la vie eucharistique, non seulement mise en honneur, mais éclairée, dirigée par des principes sûrs. Plus de doute au sujet de la communion précoce et fréquente.

Est-il besoin d'ajouter que la piété mariale, admirablement accrue depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, a été, elle aussi, enrichie par les encycliques de Léon XIII sur le rosaire, par l'institution de la fête de Marie Médiatrice, etc. ?

d) On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer les ouvrages et revues, qui scrutent les problèmes de l'ascèse et de la mystique : études sur les grâces d'oraison, sur la vie d'union à Dieu, sur la divinisation du chrétien, sur les relations entre la grâce et la nature, entre l'Esprit-Saint et l'âme. La contemplation jusque dans ses arcanes les plus secrets, la vocation universelle à la per-

fection de la voie unitive, les méthodes d'oraison, toutes les questions de spiritualité intéressent, non plus de rares initiés, mais la foule des âmes pieuses et même les psychologues et les littérateurs. Les éditeurs proclament que l'article spiritualité est l'un des mieux cotés et des libraires fort peu catholiques tiennent à se réserver un compartiment pieux.

Tout en se réjouissant, comme d'un symptôme réconfortant, de cet intérêt porté aux questions religieuses, il serait naïf de s'illusionner sur la confusion produite en bien des esprits par la vulgarisation effrénée, par la démocratisation niveleuse et arriviste des plus hauts secrets de la vie surnaturelle.

Les discussions et controverses n'ont pas produit que de la lumière. Il n'en est pas moins vrai qu'un vaste et sérieux travail s'accomplit.

A plusieurs reprises, les diverses écoles de spiritualité ont été invitées à confronter leurs conceptions et leurs méthodes spéciales. Ces comparaisons ont bien l'inconvénient de faire saillir démesurément les différences ; cependant elles aboutissent à une certaine mise en commun des privilèges particuliers et des patrimoines de famille. Puisque l'Église prescrit d'établir à l'intention de ses futurs ministres, directeurs d'âmes, des chaires de théologie ascétique et mystique, il est permis d'augurer que, bientôt, le crédit de quelques maîtres fera triompher sur les opinions discordantes l'unité de tactique et de principes.

La spiritualité est décidément entrée dans sa phase scientifique. Elle réclame, au moins pour les « intellectuels », un examen plus minutieux des principes : elle scrute le sens des formules vénérables.

Au lieu d'enregistrer docilement les axiomes et les règles de la stratégie spirituelle, on aime à s'en rendre raison : c'est un fait qu'il faut savoir regarder en face. Ce scientisme peut paraître et est parfois esprit d'indépendance, mais souvent n'est qu'un sens plus aigu de la sincérité intellectuelle, un amour plus pur de la vérité.

Que l'on travaille à dégager la piété des légendes apocryphes,

et des erreurs d'interprétation, qu'on restitue le texte authentique des écrits de saint François de Sales et de sainte Thérèse, qu'on discerne soigneusement les stades successifs de la doctrine d'un Père de l'Église ; et que dans l'histoire, on note les influences et les transformations des mœurs, l'évolution des idées, et voilà, pour autant, la spiritualité plus exacte, et donc plus bienfaisante, plus digne de confiance.

Comment douter que le rôle distinct de l'ascèse et de l'oraison, leur mutuelle compénétration et interaction à tous les degrés de la vie spirituelle, le caractère relatif des industries et procédés, la conciliation de l'initiative et de l'obéissance, l'accord entre le respect de la personnalité et la subordination au bien commun, et d'autres points de doctrine ne soient déjà plus nettement définis ?

e) Comme contrepoids vraiment providentiel à cette poussée vers la science, et pour la garantir de l'orgueil intellectuel, et du rationalisme outré, Dieu a suscité l'aimable et séduisante patronne de la petite voie d'enfance. Impossible de s'y méprendre : nous ne sommes pas en présence d'un engouement puéril pour une théorie commode et pour une ascèse à bon marché. La doctrine ainsi promulguée ne renie aucune des austères leçons du Carmel réformé. Héritière légitime de son père saint Jean de la Croix et de sa mère sainte Thérèse de Jésus, la petite Sœur de Lisieux excelle à transfigurer la souffrance expiatrice et à faire sourire l'humilité et l'abnégation. Elle ne prêche pas seulement une simplicité à l'usage des non-intellectuels. On a déjà toute une bibliothèque d'études sur l'esprit de la petite Sœur Thérèse. La petite voie a été commentée par de doctes théologiens. Des prêtres se mettent à l'école de la modeste Carmélite de vingt ans et l'invraisemblable popularité, le crédit mondial de la patronne des missions fait prévoir que toute la spiritualité catholique subit ou subira l'impulsion donnée par cette privilégiée de l'amour miséricordieux.

Ni le manque de discrétion et de goût chez certains dévots, ni l'inintelligence de quelques interprètes n'obscurciront les lumières originales que nous communique la petite voie.

L'amour filial, tel qu'il nous est inculqué, est le centre lumineux qui projette sur toute la pédagogie spirituelle son attrayante persuasion. Au moment même où se discutent âprement les questions de méthodes et où les investigations historiques et théologiques sur les degrés et les états de la contemplation et sur la diversité des grâces d'oraison rivalisent de subtilité, une aussi admirable expérience religieuse apporte une des plus instructives contributions.

Avis aux raisonneurs férus de leur hypercritique, avis aux stratégistes de l'ascèse obstinés à militariser toutes les âmes.

f) Tandis que se fondent les confréries, les œuvres de retraites selon l'esprit de la petite Sœur, le Vicaire de Jésus-Christ renouvelle en les parachevant, les approbations accordées depuis quatre siècles à la spiritualité des Exercices de saint Ignace. Nous n'avons pas l'intention de revenir sur ce qui a été excellemment dit et redit sur ce document solennel. Ce sera bien assez de noter en passant que ce manuel concis, d'allure toute pratique, exempt de toute dissertation théorique, est, en fait, la mise en œuvre d'une doctrine dont les principes et les déductions peuvent être nettement précisés et dégagés.

Nul ne conteste d'ailleurs l'existence d'une « école ignatienne » issue des Exercices et, quelles que soient les préférences inspirées par l'esprit de famille, par la juste vénération pour d'antiques moyens de sanctification, il est difficile, semble-t-il, de croire que la retraite de Manrèse et la fondation de la Compagnie de Jésus ne marque, dans l'histoire du catholicisme, qu'une déviation du sentiment religieux, une rupture avec la piété du moyen-âge et la mystique paulinienne ou johannique.

Tributaire lui-même de la tradition médiévale par l'Imitation de Jésus-Christ, par la vie de Notre Seigneur de Ludolphe de Saxe, peut-être aussi par l' « Ejercitatorio » de Cisneros et par d'autres œuvres des Frères de la Vie commune, saint Ignace a certainement élucidé plus d'un problème de spiritualité : la collaboration de l'homme aux prévenances de la grâce, le rôle de la direction spiri-

tuelle, le discernement des interventions divines ou diaboliques, le moyen efficace de se revêtir du Christ, la distinction et l'enchaînement des diverses formes d'oraison.

Comment concilier l'optimisme le plus résolu, la confiance la plus illimitée en la libéralité divine avec le sentiment aigu du désordre et de la déchéance produite par le péché originel ; comment harmoniser la magnanimité avec l'héroïque amour des abaissements et des opprobres ; comment faire passer dans l'action la plus ardemment dévouée la contemplation parfaite, c'est ce que saint Ignace n'enseigne avec une telle compétence qu'en vertu des révélations et communications reçues du Ciel.

g) Il est entendu, depuis la réprobation de l'Américanisme, que les vertus chères au Cœur du divin Maître : l'obéissance, l'humilité, l'abnégation ne sont pas disqualifiées à notre époque, éprise de spontanéité et d'activité. Au lieu de les dédaigner comme « passives », on s'est attaché à rehausser leur noblesse. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Théologique* se rappellent que l'obéissance leur a été présentée comme génératrice de liberté, comme une attitude fière et un épanouissement de la valeur personnelle (1).

On n'ignorait pas jusqu'ici que l'humilité sainement comprise ne préjudiciait en rien à la magnanimité : les héros du christianisme en avaient fourni l'irrécusable preuve. Mais la démonstration prend aujourd'hui sa formule théorique. Du double aspect, positif et négatif, de la spiritualité, c'est incontestablement le premier, plus séduisant, plus encourageant, qui de préférence est mis en lumière. Au lieu d'insister sur la lutte entre la nature et la grâce, on préfère admirer leur harmonie. Loi de grâce, loi d'amour, l'Évangile est toujours et essentiellement le « Verbum crucis » mais ne dirait-on pas que la croix elle-même ne peut plus perdre le reflet de gloire qui la transfigure depuis la Résurrection ?

(1) Émile Mersch. *La raison d'être de l'obéissance religieuse*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1927, p. 97 ; l'*Obéissance fière*, *ibid.*, p. 36.

Il semble bien qu'il y ait là une sorte d'adaptation de la spiritualité au besoin de vie pleine et intense qui fascine la génération contemporaine. C'est un problème sans doute, et passablement délicat, que de concilier avec la traditionnelle tactique du combat spirituel et du renoncement, cette optimiste prédilection pour l'ascèse positive. Nous y reviendrons, mais il faut d'abord exposer la forme la plus représentative de la spiritualité actuelle : celle qui exploite résolument la puissance éducatrice du dogme de la grâce sanctifiante.

h) Dans un article récent de la *Nouvelle Revue Théologique*, un observateur aux aguets indiquait le dogme de l'Incarnation, sous l'aspect spécial du corps mystique, comme centre de la théologie renouvelée et montante (1).

De tous côtés la même pensée d'un retour à la conception paulinienne et johannique de l'union au Christ, vie de l'âme, Époux de l'Église, nous est présentée comme rajeunissant la spiritualité et comme son leitmotiv. Une étude fort remarquée de la *Revue d'ascétique et de mystique* synthétisait naguère cette conception riche de promesses et vraiment suggestive (2).

Nul n'y contredira : la vie spirituelle, même exposée théoriquement, n'est pas une abstraction. Elle est connaissance et amour de de Jésus-Christ : Voie, Vérité, Vie. Elle est une assimilation au Christ, une prise de possession de l'âme par le Christ, du Christ par l'âme. Nul ne vient au Père que par le Verbe incarné, unique Médiateur.

Obligé de définir, de classer les dons de la grâce, les vertus et leurs actes, les devoirs, conseils, imperfections, défauts et vices, le théoricien de la perfection chrétienne ne peut jamais complètement s'absorber dans la spéculation au point de perdre ou de faire perdre de vue celui qui est tout ensemble le modèle, le maître

(1) P. Charles, s. i. *La théologie dogmatique, hier et aujourd'hui*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1929, p. 816.

(2) Émile Mersch, s. i. *Incarnation et Doctrine spirituelle*, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, octobre 1929.

intérieur, la sève vivifiante de toute sainteté. Cette conviction, certainement très présente aujourd'hui, est-elle un retour, après une éclipse plus ou moins complète, à la piété d'antan ? N'est-elle pas plutôt un sentiment plus intense, plus conscient, d'une vérité toujours agissante et éclairante ?

Ce n'est pas le lieu de l'examiner. Mieux vaut se demander à quelles conditions la doctrine du Corps mystique devient une méthode de perfectionnement moral.

Il va de soi, et nul ne songe à le contester, que cette révélation de la vie divine communiquée à l'âme par le Christ vivant en son Église est l'une des vérités les plus capables d'ennoblir le cœur, de le détacher des basses convoitises : « Vos estis corpus Christi et membra de membro... Vos estis gens sancta, regale sacerdotium... »

Pareillement il est indiscutable que l'exemple et l'amour du Christ considéré, non comme un personnage historique et lointain, mais comme actuel, présent et vivant au milieu de nous, en nous, est infiniment plus efficace que tous les raisonnements pour persuader la pureté, l'obéissance, toutes les vertus évangéliques, toute la Loi et les Prophètes...

Spécialement les sacrifices imposés par la Providence seront acceptés et même désirés ardemment par amour pour le Christ, avec la persuasion que le Rédempteur, toujours brûlant de zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes, continue en ses membres sa passion réparatrice et expiatrice, appliquant ses mérites par l'intermédiaire de ses ministres et exauçant la supplication qu'il inspire à ses victimes volontaires....

Ainsi en est-il de l'oraison en laquelle l'Esprit de Jésus postule par d'inénarrables gémissements. Ainsi du travail et de l'étude, de toutes les occupations et récréations, faites au nom de Jésus, en union avec lui, sous son influence intime.

Tout cela, encore un coup, est l'évidence même. Plus la spiritualité sera christocentrique, plus elle sera cohérente, et plus aussi elle donnera satisfaction aux élans du cœur en quête de

Dieu. Autant dire qu'elle sera principe d'ascension et de progrès.

i) Si la conscience de notre élévation surnaturelle s'accentue, si le dogme illumine toute la pédagogie ascétique, il doit éclairer surtout l'idée maîtresse de la sainteté elle-même, de la perfection. Nous avons déjà signalé la réaction énergique contre une conception trop athlétique de la culture de soi. De toute la bruyante et brillante campagne contre l'ascéticisme résultera au moins un avertissement salutaire : celui de n'exalter jamais l'énergie de la volonté, l'art de se gouverner soi-même, au point d'estomper ou d'éclipser le primat de la grâce.

La perfection, dans un être aussi complexe que le microcosme humain, ne peut se définir que par l'ordre hiérarchique, par l'harmonie exacte de toutes les facultés, tendances, sentiments, pensées, attitudes, démarches... Mais c'est à condition de replacer dans son milieu, en orientant vers sa fin, c'est-à-dire vers la possession et la contemplation de Dieu, cet être participé, divinisé. Impossible d'exposer avec quelque détail les controverses récentes sur l'essence de la perfection, sur la nécessité des grâces d'ordre mystique pour la sainteté, sur la vocation universelle à l'oraison contemplative, etc. Ici encore, après l'un ou l'autre quiproquo initial, les notions se précisent.

On distingue entre l'appel général et lointain, qui n'exclut personne, et l'appel spécial et prochain, limité en fait à de rares élus. On ne restreint plus aussi rigoureusement au don de sagesse et à la contemplation proprement dite le monopole de la mystique sanctifiante. Et, de plus en plus, on en revient à mesurer la sainteté au degré de la charité agissante et donnante : « Probatur operibus ». Selon l'expression magnifique de saint François de Sales, l'extase des œuvres est le point culminant de l'amour divin. Bientôt, il est permis de l'espérer, la convergence, l'unité de la théologie spirituelle sera unanimement reconnue. Bien que les voies soient différenciées et que la grâce de la sainteté soit multiforme, il n'en est pas moins constant que la vie contemplative est la « meilleure part » et que l'acte de la parfaite contemplation

est, en soi, la plus sublime expression de l'amour et la consommation de l'union divine, la déification transformante (1).

Ce serait le lieu d'esquisser l'état présent des études mystiques. Il faudrait dégager de la confuse et indiscrète vulgarisation de cette littérature jadis prudemment réservée aux initiés, les très sérieuses et très approfondies recherches de spécialistes d'une compétence indiscutée. La seule contribution de l'Ordre du Carmel, gardien attitré de la doctrine de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, est d'une singulière richesse. Depuis le congrès carmélitain de Madrid, la tradition a été fixée en thèses précises, auxquelles devraient simplement se rallier, semble-t-il, ceux qui réclament l'unification de la terminologie mystique et une base d'entente acceptable par tous. On a noté, comme un progrès actuel, que de plus en plus nettement la distinction s'accuse entre le merveilleux accessoire, l'orchestration accidentelle, et le fond intime, la déification unifiante opérée par le don mystique.

Des études approfondies de Mgr Waffelaert sur les œuvres de Jean de Ruysbroeck, de la systématisation, un peu géométrique peut-être, proposée par le P. Poulain, de tant d'exposés lumineux du P. de la Taille, du P. Maréchal, du P. de Guibert, de l'imposant ensemble d'ouvrages consacrés à la mystique par les PP. Garrigou-Lagrange, Arintero, Joret, et par toute l'école dominicaine, la vraie science a grandement profité.

j) Ce qui est bien moderne, et nettement progressiste, c'est la revendication démocratique, au sens le plus catholique du terme, du droit de tous à la sainteté. On avait fait honneur à saint François de Sales, comme d'une innovation géniale, d'avoir introduit les personnes du monde dans le sanctuaire de la haute perfection. Le branle ainsi donné a provoqué un mouvement qu'accélère singulièrement, au risque de la rendre parfois précipitée, la propagande mystique et aussi le sentiment très vif de l'égalité devant la loi évangélique. Le « Estote perfecti » adressé, non à une caste,

(1) Albert Valensin, s. i. *L'objet propre de la théologie spirituelle*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1927, p. 161-191.

mais à la masse du peuple chrétien, console et encourage ceux qui ne peuvent se retirer dans les cloîtres.

Ce n'est pas déprécier les vœux de religion et la pratique des conseils que de mettre en évidence le principe de saint Thomas : « Perfectio est in praeceptis, non in consiliis. »

D'ailleurs la pauvreté volontaire, la chasteté et l'obéissance, selon les modalités compatibles avec les diverses vocations, envahissent de plus en plus le monde et, plus qu'on ne le soupçonne communément, favorisent l'essor de la piété et du zèle sacerdotal et laïc.

Ainsi sommes-nous tout naturellement amenés à considérer la spiritualité vécue.

II. Progrès moral

a) De prime abord, il semble bien téméraire d'indaguer sur le mystère de la vie intérieure de l'Église. Nulle statistique, aucune chronique du mouvement religieux ne nous documentent infailliblement, et les rapports des maisons de retraites et des œuvres de sanctification, ne livrent que des indices problématiques.

Toutefois, le fait même du progrès, non seulement intellectuel mais moral, ne semble pas pouvoir être révoqué en doute. S'il faut renoncer à l'évaluer, à le qualifier exactement, le crescendo annoncé dans les paraboles du grain de sénevé et du levain se réalise dans le Corps mystique du Christ. L'existence d'une ascension vers la lumière implique de soi une montée de l'amour et de la sainteté.

b) C'est un lieu commun de l'apologétique chrétienne que la marche non pas seulement parallèle, mais foncièrement identique de la christianisation et de la civilisation. On l'entend bien : celle-ci n'est pas une modification tout extérieure, un vernis, un polissage, mais bien la transformation graduelle de la vie elle-même. En pays de mission l'ascension spirituelle des premières générations de néophytes est manifeste. Souvent, à la vigoureuse poussée de ce

printemps succède une sorte de stagnation, parfois une réelle déchéance, une régression. Mais ces échecs, manifestement ne sont pas fatals. Favorisée comme il convient, alimentée et préservée des poisons et des maladies qui la menacent, la vie surnaturelle est faite pour croître et s'approfondir indéfiniment.

c) Ce progrès moral n'est-il pas visible dans la succession des saints qui d'âge en âge, incarnent la perfection chrétienne ? Il peut paraître bien osé de décerner des prix et des accessits dans ce concours universel et de ranger par ordre de mérite ceux qui, à des degrés divers et sous l'impulsion de grâces très personnelles, ont rivalisé de ferveur, de charité, de piété, dans la réalisation de l'Évangile éternel. Aussi bien, nul ne songe à émettre ici des jugements fermes : on exprime seulement une conjecture plausible.

Mettons à part les grands Apôtres, Princes de l'Église et comblés de la grâce des prémices, surtout saint Joseph, élevé en vertu au-dessus de tous les autres amis de Dieu, à raison de ses rapports privilégiés avec le Verbe incarné et avec la Reine du ciel et de la terre. Chaque siècle a vu surgir des géants de la sainteté : Ignace d'Antioche, Paul Ermite, Antoine, Athanase, Augustin, Benoît, Grégoire le Grand, Bernard, François d'Assise, Dominique ; d'incomparables figures de vierges et de martyres : Agnès, Cécile, Paula, Eustochium, Claire, etc. défient toute critique et s'imposent à l'admiration des siècles. Cependant, chez un bon nombre des « canonisés » de jadis, à côté de magnanimes actions, transparaissent, il faut bien en convenir, des vestiges mal effacés de passions trop humaines. Ce n'est pas médire de saint Jérôme que de signaler la véhémence de ses rancunes et l'âpreté de ses polémiques. Les anachorètes de Nitrie et de la Thébaïde ne faisaient pas toujours prédominer la suavité évangélique et le renoncement intérieur sur les records de mortification corporelle.

Est-ce seulement par l'influence tout extérieure d'une civilisation plus raffinée que les saints de l'ère moderne nous semblent posséder une perfection plus harmonieuse, plus complètement

équilibrée ? Ne sont-ils pas ces géants de la sainteté qu'avait entrevus et annoncés saint Vincent Ferrier ? (1)

Que l'on songe à une Thérèse d'Avila dont les mystiques contemplations n'obscurcissent en rien le sens pratique, la gaieté primesautière et le zèle aussi intelligent qu'intrépide. Certes l'hagiographie contemporaine ne manque pas de nous offrir des types vraiment originaux : Philippe de Néri, Benoît Labre, Don Bosco et d'autres, mais quelques traits extraordinaires ne font que mieux ressortir l'harmonie de l'ensemble. Fleur exquise de l'humanisme en même temps que maître accompli de la dévotion et de la direction des âmes, saint François de Sales est tant homme que personne au monde : il excelle en toute ligne de vertu, les mettant toutes à leur rang, avec leur valeur relative sous l'hégémonie de la charité. Il est sans doute permis d'insinuer que le très bon et très aimable évêque de Genève tenait plus que d'aucuns ne consentent à le reconnaître son idéal de perfection de saint Ignace. Il se sentait frère spirituel de Pierre Lefebvre, de Canisius et de Bellarmin.

L'auteur des Exercices reste pour beaucoup un personnage énigmatique, tacticien inexorable, plutôt que père spirituel condescendant et encourageant. En réalité, il est le guide sûr vers les cimes de la vie surnaturelle par l'imitation la plus minutieuse, la plus amoureuse, de l'Homme-Dieu. Sa sainteté personnelle, son influence doctrinale ne se peuvent mieux définir que par l'ordre complet, irréprochable, de la vie tout ensemble humaine et divinisée.

Aux noms qui viennent d'être cités, joignez ceux de Jean Berchmans à qui l'on ne peut faire d'autre reproche que d'avoir été sans défaut, le Bienheureux P. Cl. de la Colombière, saint Jean Eudes, et, en dépit de ses austérités, saint Jean-Marie Vianney, sainte Sophie Barat, etc.

(1) Rousset. *Les Traités de la vie et perfection spirituelles de S. Vincent Ferrier et du B. Albert le Grand*, t. I. *La vie spirituelle*, p. 123 et 127 ; *Les hommes apostoliques des derniers temps*. Paris, Lethielleux, s. d.

Il est vrai, depuis plusieurs de ces illustres apparitions quelques siècles ont passé et nous parlons ici du progrès actuel de la spiritualité. Mais, outre l'influence encore toute présente et agissante des saints de l'ère moderne, une délicatesse de touche, le même fini dans l'abnégation, l'union de la vie intérieure et du dévouement ne brillent-ils pas dans les saints du XIX^e^ et du XX^e^ siècle? Ceux-là même qui n'étant pas canonisés, ni en passe de l'être, tendent aujourd'hui de toute l'ardeur de leur âme à la sainteté réalisent d'ordinaire à un haut degré l'harmonie de la nature et de la grâce.

d) Si maintenant, nous jetons un regard sur l'ensemble de l'Église, nous n'aurons pas de peine à constater que l'Esprit-Saint dispose aujourd'hui de merveilleuses ascensions. Décrire en quelques lignes les progrès de la sanctification sacerdotale à notre époque serait une gageure. On peut du moins signaler, outre le souci de plus en plus attentif de choisir et de former les futurs ministres de l'Église, la multiplicité et la ferveur des ligues de sainteté, des associations, des retraites et récollections qui stimulent dans les prêtres le zèle pour la perfection. Dans tel diocèse la vie sacerdotale est résolument orientée vers la contemplation, même mystique. Ailleurs, et plus qu'on ne le soupçonne, même dans les presbytères, dans les collèges, les maisons d'œuvres, le clergé séculier se voue à la pratique des conseils évangéliques. Bien que l'illustre cardinal Mercier n'ait pas été de tous points heureux dans la comparaison entre le sacerdoce et la vie religieuse, il faut lui rendre le plus sincère et le plus reconnaissant hommage pour le zèle qui l'inspirait. Son immense crédit, l'exemple de sa vie austère et pieuse, ont prodigieusement développé chez les prêtres le désir de la perfection. Pour obtenir de saints prêtres, des victimes s'immolent de toutes parts. Des Instituts religieux mettent cette intention capitale au premier rang dans les adorations, pénitences et bonnes œuvres qu'ils offrent silencieusement, afin que Dieu soit glorifié, et que s'étende le règne du Sacré-Cœur.

e) En ramenant vivement l'attention sur l'éminente dignité du

culte public, en faisant goûter la manne spirituelle contenue dans le missel et le bréviaire, en contribuant partout à restaurer et à embellir de toutes les ressources de l'art les cérémonies religieuses, le renouveau liturgique n'est pas seulement un retour à la piété médiévale et un purisme archéologique. Entraînée dans le grand courant du progrès, la liturgie vraiment catholique s'enrichit par l'apport continuel de nouvelles fêtes, par l'introduction d'offices et de messes, par les règles plus précises sur la dévotion et les dévotions. Nous assistons à un admirable épanouissement de la piété eucharistique. De plus en plus toutes les œuvres d'Action catholique se concentrent autour du tabernacle où le Cœur du divin Maître apparaît comme le foyer de la sainteté personnelle et du zèle.

f) Si la vie spirituelle s'élève, ce sera sans doute avant tout dans les groupes ou familles que l'Église elle-même présente au monde comme son élite, comme la manifestation vivante de sa sainteté. On a voulu faire croire que la spiritualité organisée en corporations, réglementée, était vouée à une dégénérescence à peu près fatale, l'enthousiasme initial et l'élan spontané étant inévitablement comprimés par le fardeau croissant des observances et la centralisation administrative, sans parler de la surcharge des œuvres et du souci de croître en nombre.

Faisons large la part des faiblesses individuelles ou collectives. Il faudrait néanmoins nier l'évidence pour parler de stagnation ou de recul. Jamais, on peut l'affirmer, la vie religieuse ne s'est révélée au monde plus ardente, plus pure, plus consciemment surnaturelle.

Outre les grands Ordres toujours soucieux de suivre le progrès du christianisme, d'innombrables Congrégations ont été suscitées en ces derniers temps, pour répondre avec précision aux nécessités de plus en plus différenciées de notre époque. Or, il est remarquable que les formes les plus ardues de l'apostolat et du dévouement exercent actuellement une fascination grandissante sur les cœurs ; à preuve, l'élan magnifique de la jeunesse vers les missions, vers les cloîtres où l'on cherche moins la sécurité personnelle que le sacrifice de soi à Dieu et aux âmes.

g) Qu'on y prenne garde : l'appel adressé par les derniers papes à tout le peuple fidèle en faveur des missions et de l'Action catholique n'est pas seulement un stimulant du zèle : il suppose, semble-t-il, une assez large effusion de grâces, une élévation morale capable de comprendre et d'exercer en sous-ordre, la plus divine des missions : Omnium opus divinissimum est cooperari Deo ad salutem animarum.

C'est ce que constatent avec admiration ceux qui s'occupent des œuvres de jeunesse. Ce n'est pas seulement l'élite intellectuelle, mais les jeunes apprentis, les enfants du peuple, qui écoutent ravis les mystères de la vie intérieure, et se font les intrépides missionnaires des usines et des chantiers.

Du reste, plus on aura l'intuition claire, poignante de l'irréligion, de la corruption et de l'indifférence actuelles, plus on sera forcé de convenir que la vie spirituelle concentrée en une minorité généreuse, prend sa revanche en élevant ces âmes choisies à une plus haute sainteté. Pour faire face à l'extrémisme satanique, Dieu suscite une élite apostolique prête à tous les dévouements. C'est une loi providentielle et le gage d'une autre revanche plus ample et plus décisive.

h) Est-il possible maintenant de définir les traits distinctifs du progrès que nous venons de constater? Il va de soi que, l'essence du christianisme étant la loi d'amour et de charité, l'ascension de la vie surnaturelle doit se marquer par l'intensité et la pureté croissante de la reine des vertus. Or, l'élan vers l'apostolat missionnaire, vers toutes les initiatives réparatrices, vers les dévouements obscurs, humiliés, ne fait que s'accélérer et s'intensifier. Nous n'avons pas à redire à quelle source il s'alimente et comment le sacrement d'amour, la dévotion au Sacré-Cœur du divin Maître enflamme et purifie progressivement la génération contemporaine.

La charité, tout en se faisant plus conquérante, devient plus industrieuse, plus perspicace. Elle est aussi plus spontanée, car il est manifeste que, dans la formation individuelle comme dans l'action apostolique, sans préjudice de l'obéissance, une part de

plus en plus large est accordée à l'initiative et à l'originalité de chacun. Ce n'est pas en vue de condescendre au caprice individuel, ni en capitulant devant l'esprit d'indépendance, que l'Église favorise de plus en plus la liberté de conscience.

Ne semble-t-il pas qu'il se passe présentement pour l'ensemble des âmes un phénomène analogue à celui qui s'observe dans le développement de la vertu personnelle ?

Normalement, après la période d'initiation durant laquelle l'apprenti est encore soumis à un contrôle plus rigoureux, à une dépendance plus étroite, l'autorité, sans abdiquer, se fait moins regardante et quand elle s'est assurée de l'esprit surnaturel, de la prudence et de la sincérité d'un sujet éprouvé, elle lui fait crédit et le confie plus entièrement à la direction de la grâce.

Quiconque admet dans l'humanité le développement de la vie évoluant de l'enfance à l'adolescence et à la maturité, peut difficilement nier que nous soyons présentement à un stade relativement avancé de culture intellectuelle et morale. Dès les premières années, le chrétien d'aujourd'hui bénéficie de l'héritage accumulé. Il est en éveil sur les intérêts d'ordre social, politique, sur les conquêtes de la science et de l'art. Cela ne suffit certes pas à le rendre plus religieux, plus pur, plus charitable. Mais, s'il est pénétré de bonne heure par l'esprit de l'Évangile, si une éducation proportionnée aux desiderata de son époque l'arme contre les erreurs et les excès de cette liberté dont toute l'atmosphère est saturée, il est à présumer qu'il sera plus vite et plus complètement apte à devenir homme d'initiative.

Problème délicat, inévitable cependant, et qui touche au plus intime de la formation spirituelle. N'avons-nous pas vu les théoriciens mêmes de l'obéissance préoccupés de mettre en relief la liberté et la fierté impliquées dans cette vertu, sous-estimée comme négative, et proposée parfois comme une pure et simple abdication?

Moins athlétique d'allure, moins stoïcienne si l'on veut, que celle des anachorètes d'antan, l'abnégation moderne va plus directement au but en devenant plus intérieure. Avertis par une expérience

mieux critiquée, des subtilités de l'amour-propre, nous devons être à même de le poursuivre avec plus de succès.

Nécessaires ou non à la sainteté, les grâces d'union mystique sont-elles répandues aujourd'hui avec une abondance croissante? Dieu seul connaît le secret de la distribution de ces lumières et de ces dons excellents. Seul il voit l'accueil que leur font les âmes et le profit qu'elles en tirent.

Assurément, le nombre des vrais mystiques est hors de proportion avec celui des liseurs de revues, de traités et de brochures mystiques.

Il est même indubitable que l'indiscrète vulgarisation de la haute spiritualité provoque bien des contrefaçons et bien des abus. Beaucoup, qu'une direction prudente, une ascèse humble et pieuse, eût amenés à la perfection de la prière et de la charité, s'égarent ou brûlent les étapes et veulent se hisser avant le temps sur des cimes réservées. Cependant, l'extraordinaire attraction exercée par le surnaturel le plus relevé n'est pas de tous points illusoire.

De fait, les directeurs qui peuvent reporter leurs souvenirs à quelque vingt ou trente ans en arrière, croient observer en bien des âmes la présence, jadis bien plus exceptionnelle, de certaines touches divines, au moins les prodromes de l'union mystique proprement dite.

Des cas de haute contemplation, des états vraiment supérieurs de transformation déifique sont signalés qui datent d'hier, qui sont d'aujourd'hui.

C'est tout ce que l'on peut dire et c'est beaucoup.

Est-ce le présage de plus rapides et de plus sublimes ascensions? Il est permis de l'espérer. L'autorité accrue de saint Jean de la Croix, le crédit de plus en plus conquérant de saint François de Sales, de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, stimulent la confiance et annoncent les bénédictions d'en haut.

Si l'on écoute avec une docilité unanime la parole du Vicaire de Jésus-Christ, on peut tenir pour certain que les retraites, faites dans les conditions requises, et dirigées d'après la méthode de

saint Ignace, conduiront nombre d'âmes vers les cimes les plus élevées de l'oraison et de l'amour divin.

Est-il besoin de protester que le patron céleste de toutes les retraites ne revendique aucun monopole déplaisant? Son unique ambition est d'aider chaque exercitant à ordonner sa vie selon l'exemple du Christ et en parfaite conformité avec le bon plaisir de Dieu. A quelque famille religieuse qu'ils appartiennent, quelle que soit leur vocation spéciale, tous les enfants de l'Église le trouveront respectueux de leurs préférences légitimes.

Mais, tout en gardant leur personnalité, ils sentiront peut-être mieux, par leur rencontre au moins transitoire à la même école, la profonde unité de la spiritualité chrétienne. Ce sera tout ensemble un signe et un gage de progrès.

Et cela d'autant plus que la leçon capitale donnée par le patron céleste de toutes les retraites est celle de l'amour. Amour ardent du Christ, amour délicat et tendre de la Vierge Immaculée, amour de l'Église et de son chef, amour dévoué des âmes à sauver, afin que Dieu soit aimé de l'amour le plus pur, le plus dévoué, le plus désintéressé : Unice propter Deum, unice ad gloriam, ad maiorem gloriam Dei.

En pratique, nous avançons donc, plus encore qu'en théorie, vers une réalisation plus pleine, plus élevée, du souhait de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Ut sint unum, sicut tu Pater et ego unum sumus... ut sint consummati in unum ».

III. Nova et vetera.

On ne demanderait qu'à s'arrêter ici sous l'impression réconfortante d'un si bel espoir. Mais comment oublier que la meilleure garantie du progrès est le culte de la tradition? Lorsqu'on se sent vieillir, on se défend malaisément de donner des conseils et de parler d'expérience. Voici donc, non pas des chicanes ou des rétractations, mais quelques réflexions complémentaires qu'attendent sans doute certains lecteurs moins optimistes.

a) Tout d'abord, il faut souhaiter, dans l'intérêt de la spiri-

tualité doctrinale et pratique, la fin du déluge de publications mystiques. Bientôt, sans doute, émergeront quelques ouvrages de valeur, proportionnés aux besoins sérieux de toutes les catégories d'âmes. Après la vogue momentanée de l'éclectisme, qui brouille les systèmes et confond les écoles, il faudra bien que l'antique sagesse reprenne ses droits et répartisse les lectures et les instructions d'après les aptitudes et les vocations. Les débutants, très heureux de bénéficier des conquêtes séculaires de la vie chrétienne, se résigneront de bon cœur à commencer par le commencement; les progressants suivront encore le chemin sûr de l'imitation amoureuse du Christ, et, pour atteindre le plus vite et le plus pleinement à la perfection de l'oraison et de la vertu, ne s'approprieront pas, en arrivistes, les méthodes réservées aux parfaits. Déserter en hâte la méditation pour mimer la contemplation ou pour s'endormir dans l'oraison de simplicité, n'est pas, même au XX^me^ siècle, un signe de supériorité.

D'autre part, restons bien persuadés que les perspectives ouvertes par le renouveau actuel ne pourront plus être obstruées par une timide prudence. La spiritualité restera plus attrayante, pleine d'élan, génératrice de joie et de confiance. Mais ce progrès modifiera-t-il jamais la tactique de l'Évangile, interprété, on peut l'affirmer sans crainte, par toute la tradition spirituelle?

b) Que les Apôtres aient prêché hardiment le dogme de l'élévation surnaturelle, la participation à la nature divine, l'incorporation au Christ : c'est entendu. Mais auraient-ils oublié la marche progressive suivie par le divin Maître? Ce qu'ils avaient dû faire pour le suivre, pour monter graduellement vers la sainteté, c'était d'abord se renoncer, tout quitter : « abneget semetipsum ». Puis ils avaient appris à corriger leurs défauts, ils s'étaient exercés aux vertus apostoliques. Et la révélation du mystère du royaume des cieux s'était précisée peu à peu : « Multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo, etc. ». Ce n'est que tout à la fin, au moment des adieux, dans l'admirable discours après la Cène, que fut, et encore partiellement, dévoilé le secret de l'union

divine, la comparaison de la vigne et des sarments, l'habitation de la Très Sainte Trinité dans l'âme juste.

Pierre, Paul et Jean célèbrent la grâce d'adoption et d'union au Christ, mais, dans la partie morale de leurs épîtres, ils inculquent énergiquement l'abnégation totale et les vertus prétendument « passives ». « Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Iesu. *Humiliavit semetipsum factus obediens...* » Tout, dans l'Évangile, prêche l'oubli de soi, la douce et débonnaire patience, l'amour de la croix, la mort au monde et à l'égoïsme sous toutes ses formes.

c) Il y a deux manières principales de faire état du dogme de la grâce sanctifiante. La première consiste à en parler discrètement, mais à mettre en œuvre les plus efficaces moyens de préserver le don divin et de le faire fructifier.

L'autre manière est plus hardiment surnaturelle. Elle fixe l'attention sur le don lui-même, contemple la vie de Dieu en nous, de nous en Dieu, l'incorporation au Christ, etc.; ces deux manières sont si loin de s'opposer que, de tout temps, elles se sont entr'aidées et se sont succédé dans la formation spirituelle. Il est vrai que la seconde, aujourd'hui si universellement prônée, semblait jadis mieux appropriée à la voie unitive. Jamais, est-il nécessaire de le dire? les mystiques n'ont eu la prodigieuse naïveté de s'adjuger le monopole de la grâce sanctifiante. Mais, élevés à cette connaissance expérimentale qui leur permet d'entrevoir et pour ainsi dire de toucher les transcendantes réalités du monde surnaturel, ils sont à même de vivre en un sens ineffable, la vie déiforme. Quant aux commençants et progressants, de tout temps, ils ont préludé à la vie d'union par l'exercice tant recommandé de la présence de Dieu, par les actes réitérés d'amour pour le Christ et la pratique de la communion sacramentelle et spirituelle. La dévotion si intériorisante envers le Sacré-Cœur, le soin d'examiner la conscience, la garde du cœur sauvegardent le trésor sacré et en révèlent indirectement le prix.

Cette méthode, certainement traditionnelle, a-t-elle cessé d'être opportune?

Aussi longtemps que la vertu est fragile et l'humilité mal assurée, est-il sage de concentrer toute son attention sur l'état de grâce incertain ou précaire? N'est-on pas exposé, — la crainte n'est nullement chimérique, — à se complaire dans les dons reçus? On prétend chercher Dieu en soi et on se trouve soi-même. D'où naît souvent un orgueil d'autant plus perfide qu'il paraît plus spirituel.

Dans l'épreuve, quand s'évanouissent les consolations et que Dieu semble se dérober, force est bien d'en appeler à d'autres vérités et procédés.

d) Sachons gré à la spiritualité de l'état de grâce d'avoir mis en meilleure lumière le caractère nettement surnaturel de l'ascèse chrétienne et de l'avoir purifiée ou préservée du volontarisme stoïcien. Nous continuerons cependant à faire cas des vertus spécialement chères au Cœur Sacré de Jésus : la douce humilité, l'obéissance et l'abnégation, persuadés que si la soumission chrétienne est fière et génératrice de liberté, c'est à la condition de nous rendre plus sincèrement humbles, mieux décidés à suivre par amour les exemples du Rédempteur. Désabusés de toute illusion américaniste, nous justifierons les vertus passives en les plaçant dans la perspective radieuse de la gloire divine, réparée par la croix, triomphant dans le sacrifice.

Le mot d'ordre de la spiritualité montante ne peut être que celui du Précurseur : « Illum oportet crescere, me autem minui ». Plus se révèle l'infinité de Dieu, plus s'efface notre chétive excellence. Plus s'affirme le règne du Christ, plus s'impose à ses sujets le devoir de la soumission totale. Plus resplendit le dogme du Corps mystique, plus l'abnégation des membres, dévoués au bien commun, actionnés par l'impulsion d'un même Esprit, doit contrebalancer l'égocentrisme et l'individualisme.

e) Prétendre que le progrès actuel de la spiritualité se reconnaît à la perfection croissante de l'obéissance est sans doute lancer un paradoxe qui fera se récrier maint supérieur et surprendra plus d'un inférieur. Et pourtant ce qui doit être est. La charité, l'union au Christ, le zèle ne peuvent se développer que dans la soumission

plus entière, plus spontanée, plus amoureuse au bon plaisir divin, par la réaction plus radicale contre l'esprit de révolte. Tout semble providentiellement combiné, d'une part, pour rendre l'obéissance plus méritoire et de l'autre pour l'imposer avec une plus inexorable rigueur. Nul ne songe à nier la rareté absolue et relative des exemples d'héroïque obéissance : impossible de s'aveugler sur les ravages causés par le libre examen et le jugement propre. Mais comment refuser de voir dans le Corps mystique du Christ l'emprise de plus en plus immédiate et directe du chef sur les membres ? D'où l'unification, la catholicisation de l'apostolat, les directives précises intimées à toutes les manifestations de la vie chrétienne. Il faut bien que le règne du Christ, solennellement proclamé, s'étende et s'exerce par l'autorité plus efficace, mieux obéie, des ministres qu'il s'est substitués, dans lesquels il vit et agit. Vers l'amour par l'obéissance, vers l'obéissance par l'amour, c'est tout le progrès dans toute la tradition.

Louis PEETERS, S. I.